ANNE BRAGANCE

Le Fils-Récompense

roman



STOCK

024222575

823

LE FILS-RÉCOMPENSE

D4
1999 - 25995

Du même auteur

Romans

Tous les désespoirs vous sont permis, Flammarion, 1973.
La Dent de rupture, Flammarion, 1975.
Les Soleils rajeunis, Éditions du Seuil, 1977.
Clichy sur Pacifique, Éditions du Seuil, 1979.
Une Valse noire, Éditions du Seuil, 1983.
L'Été provisoire, Mercure de France, 1983.
Charade, Mercure de France, 1984.
Bleu indigo, Grasset, 1986.
La Chambre andalouse, Grasset, 1989.
Anibal, Éditions Robert Laffont, 1991.
Le Voyageur de noces, Éditions Robert Laffont, 1992.
Une Journée au point d'ombre, Éditions Robert Laffont, 1993.
Le Chagrin des Resslingen, Éditions Julliard, 1994.
Rose de pierre, Éditions Julliard, 1996.
La Correspondante anglaise, Stock, 1998.

Nouvelles

Changement de cavalière, Éditions du Seuil, 1978.
Le Damier de la reine, Mercure de France, 1983.
Triolet n° 9 : « Woolf-Bragance-Defromont », publié par Nouvelles nouvelles, 1991.

Essai

Virginia Woolf, ou la Dame sur le piédestal, Éditions des Femmes, 1985.

Biographie

Mata Hari, Éditions Belfond, 1995.

Anne Bragance

Le Fils-Récompense

roman

Stock

DL- 11 01 1999 01038

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1999, Éditions Stock.

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

À Simon Rigaud-Ceccaroli, l'enfant-merveille
À Chantal Lapicque, la fée bleue
À Hamidou Sall qui m'a donné le Sénégal
comme un poème
À Jean-Daniel

Et en hommage aux Tirailleurs sénégalais

I

Ainsi, ils débarquèrent. Nous les reçûmes
comme des masques peints, à deux genoux

Léopold Sédar Senghor,
Lettres d'hivernage.

Soleil sur toi, l'ami,
bonheur sur toi !

Pour toi, j'ai voulu me souvenir.
Et pour toi je me souviens.

Ma vieille tête est une brousse où les souvenirs sont troupeaux parfois trop prompts à s'égailler et à vagabonder. En bon berger de la mémoire, je dois les rassembler, les ramener dans l'enclos d'origine et veiller à ce qu'aucun n'échappe à ma vigilance. S'atteler à cette tâche et la mener à bout sans regimber est l'ultime devoir de l'homme qui a vécu nombreux hivernages et blanchi sous tant de lunes qu'il ne sait plus même les compter. Car celui qui tressera avec soin son panier en sorte de pouvoir l'offrir à la postérité, celui-là aura œuvré pour l'édification de tous et de chacun, il aura accompli mission sacrée.

Avant tout, il te faut ici savoir : mon père était griot, et son père, et le père de son père avant lui. Gardiens de mémoire,

chanteurs de louanges, ils avaient le verbe abondant et fleuri, ils avaient une verve qui, tour à tour, savait étourdir et charmer l'auditoire. Ils avaient dans leurs bouches plus de mots qu'il n'y a de coquillages blancs épandus dans les cours des concessions de Joal et Djyilôr. De leurs voix fortes qu'ils accordaient au rythme du *tama*, ils disaient les hauts faits d'un beau lignage, ils racontaient les exploits des anciens, ils repoussaient l'oubli.

Ils n'avaient d'autre arme que la parole et, grâce à elle, ils remontaient jusqu'au noyau de toute chose, ils étaient les témoins et les garants du passé de la communauté. Grâce à elle, ils rappelaient comment s'était constituée telle famille, ils évoquaient les alliances entre clans, les famines, les batailles et les prouesses guerrières des chefs fondateurs. Et toujours ils contaient la geste merveilleuse en animant le *tama*, à pleine gorge, ils jetaient leurs incantations à hauteur d'épervier, par-dessus les accords roulants du tambour.

Ils invitaient à l'observance des traditions, ils appelaient à la vénération de la mère qui détient le pouvoir primordial et à laquelle, manant ou tout-puissant que tu sois devenu, tu dois toujours te soumettre. À tous et à chacun, ils rappelaient que nous sommes issus d'ombres tutélaires et qu'il nous faut honorer les esprits des défunts qui nous ont engendrés. Aussi, ils déclinaient les noms de ceux que lie la parenté à plaisanterie afin qu'ils se portent assistance et jamais ne s'affrontent en ennemis.

Ils savaient, d'une parole très ancienne, que l'homme a l'homme pour espérance, que l'homme est l'espérance de

l'homme, il n'y a pas d'autre vérité. Et cette vérité, ils la clamaient.

Ils affirmaient que la parole est un monde, un vaste monde. Ils disaient que la parole est très nombreuse, très diverse et très riche. Se lever, marcher, aimer, pêcher, chasser, discourir, se taire, tout est parole, disaient-ils.

Et pour ce dire, cette déclamation généreuse, on les sollicitait de tous côtés. Ici, là et ailleurs ils étaient recherchés, ils étaient invités.

Ici et là, on les conviait aux réjouissances, partout on les comblait de présents, noix de cola, poules, moutons, cauris et boubous brodés. Parfois, ils recevaient même un bœuf, un cheval ou quelque bijou de belle facture. Partout, dans chaque famille, ils étaient bienvenus et respectés. Rien, nulle fête, nul événement d'importance ne se déroulait hors leur présence car ils savaient tisser les mots et la parole glissait entre les peignes de leurs dents, elle glissait, brillante et soyeuse, elle se dévidait de leurs bouches, pareille à la bande d'étoffe qui sort du métier. Ils parlaient, ils parlaient et chacun les écoutait car ils détenaient la mémoire des ancêtres, ils étaient là pour la transmettre, la perpétuer, et ils avaient l'oreille de tous et de chacun.

Je me souviens.

Sitôt que le père de mon père s'asseyait sous l'arbre à palabres ou dans la cour de la concession, j'accourais avec les garçons de mon groupe d'âge comme au signal de la chamade. Telle une volée de moineaux-mange-mil, nous accourions, avides d'entendre ses récits des temps anciens

et, par avance subjugués, contenant notre impatience, nous prenions place autour de lui, attendant qu'il nous emporte dans un voyage enchanté. Car, mieux que personne, il savait nous emmener loin, très loin dans les profondeurs du passé de notre peuple, il savait nous charmer. Il savait que nous avions grande gourmandise de ses évocations de l'arrivée des Blancs, souvenirs qu'il tenait de son père et du père de son père avant lui.

Assis en rond dans la poussière, nous attendions.

D'abord, il marmonnait quelques admonestations de pure forme qui fustigeaient notre insatiable curiosité mais l'accoutumance nous faisait dos rond et carapace imperméable à ses rudes manières : il s'agissait de laisser passer l'averse, nous savions que ce prélude bourru lui était nécessaire, qu'il relevait même d'une sorte de liturgie intime. Lorsqu'il estimait nous avoir suffisamment houspillés, il toussait un peu et, sans transition aucune, il se mettait à tisonner les braises de la mémoire qui aussitôt rougeoyaient et, sous nos yeux éblouis, prenaient des rutilances de rubis, des incandescences de laves en fusion. Dans un silence religieux, nous retenions notre souffle sitôt qu'il commençait à dérouler pour nous les vieilles images du début de la colonisation, nous décrivant les *toubabs* à la découverte du pays, leur ébahissement quand ils virent les premiers éléphants du Sine, ou encore les bandes de singes rouges occupés à s'épouiller. À ce point de son évocation, il s'interrompait le temps de mieux placer sa voix – c'était là coquetterie de griot –, il vérifiait notre degré d'attention – étions-nous bien accrochés à

l'hameçon de ses lèvres ? – et une fois assuré qu'aucun de ses auditeurs n'était coupable de distraction impie, il reprenait enfin son fil.

Or donc, poursuivait-il, les premiers *toubabs* qui foulèrent le sol africain allaient de surprise en stupéfaction, mais nos anciens éprouvaient une perplexité plus grande encore devant ces créatures venues d'un ailleurs effrayant parce que inconnu, un ailleurs inimaginable. Nos parents, disait-il, les nommaient « roses-d'oreilles » car la peau des Étrangers était pâle comme un ciel à l'aurore, nos parents les nommaient aussi « fils-de-l'eau » car ils avaient abordé nos rivages, portés par l'océan infini.

Or donc, les « fils-de-l'eau » arrivaient en foule, ils arrivaient, revêtus d'étranges habits quand les nôtres vivaient alors presque nus. Mais qui étaient les plus nus ? se demandait-on. Car ces hommes venus de l'inconcevable Ailleurs ne portaient ni amulettes, ni plumes, ni parures d'aucune sorte. Ils traversaient les bois sacrés sans se soucier de déranger les esprits errants et de provoquer leur courroux. Ne craignaient-ils pas les dieux et les génies, ne craignaient-ils ni les kuss ni les mânes des morts pour aller ainsi, sans protection ? se demandait-on. Certains, parmi nous, à force de les observer, en déduisaient que si les Noirs étaient façonnés sous la lumière ardente du soleil, à n'en pas douter, ces créatures devaient leur aspect de larves au fait qu'elles avaient été pétries dans l'atelier de la lune. Et ceux qui livraient cette explication, et ceux qui les écoutaient,

s'étonnaient encore, s'étonnaient toujours en regardant passer les Blancs.

Ceux-là n'avaient pas le crâne couvert de toison laineuse comme nous autres, précisait encore le père de mon père. Leurs têtes fragiles, à cheveux lisses, ces cheveux couleur d'éteules en saison sèche, ils les abritaient sous des casques durs, et durs étaient aussi les bâtons à feu qui ne les quittaient jamais. Néanmoins, l'approche des éléphants les terrifiait, le ricanement de la hyène à la fesse basse les mettait en alarme, ils redoutaient le vol du vautour et le glissement du serpent dans les hautes herbes. Cela troublait nos anciens, et ils s'interrogeaient. Les Blancs, chez eux, n'avaient-ils pas d'animaux à chasser ou à domestiquer? Ignoraient-ils l'existence du lion, du chacal, du scorpion et du crocodile? Connaissaient-ils seulement la nuit, ceux-là? Vivaient-ils l'alternance de la ténèbre et de la lumière en leurs lointaines contrées? Dormaient-ils là-bas sur des nattes, dans des cases en banco ou en torchis? Et de quoi se nourrissaient-ils pour avoir cette peau si pâle qui abhorrait le soleil? Tant de questions venaient aux nôtres, qui restaient sans réponses. Pourtant, ils durent accepter cette présence insolite et bientôt oppressante, il leur fallut en subir le joug. Et ils s'habituèrent, ils pactisèrent même, ils vécurent sous la domination étrangère.

Au terme de ce récit dont la teneur demeurait constante mais qui pouvait présenter des variantes et s'adorner de multiples digressions pour peu qu'il fût dans un bon jour ou bien disposé à notre égard, le père de mon père se dressait

dans son vaste boubou et, s'ébrouant comme un derviche au milieu de notre cercle, il se mettait à cravacher l'air de ses bras pour nous signifier que la séance récréative était finie et que nous avions à le soulager de notre présence. Ainsi nous chassait-il avec force gestes tournoyants et nous détalions de son aire d'un même élan, sans demander notre reste.

En habile conteur, le père de mon père plaçait son épilogue à l'endroit précis où la trame de l'histoire commençait à perdre de son élasticité, où sa texture tendait à se relâcher, à l'endroit même où l'attention de son auditoire risquait de fléchir ou de se dévoyer. Le fait est que, par intuition ou ouï-dire, nous connaissions la suite, nous en vivions même les conséquences au quotidien. Aucune béance ne s'ouvrait pour nous lorsque s'achevait la narration du vieil homme car le moindre d'entre nous – pourvu qu'il eût des yeux et des oreilles – était capable d'aller à conclusion, de jeter ponts et passerelles entre la rive du passé fossile mais si captivant et celle du présent qui était notre lot.

Oui, ce que le conteur escamotait par excès de prudence ou de talent, nous le savions, tout enfants que nous étions.

Des lustres et des lustres avaient passé, génération après génération, les nôtres s'étaient habitués. Nos ancêtres, ceux qui avaient connu le grand déferlement blanc et bien souvent en avaient pâti, s'en étaient allés rejoindre le calme séjour des ombres. D'autres générations étaient venues à la lumière, le père de mon père naquit, et mon père après lui.

Lorsque, enfin, je sortis du ventre de ma mère, lorsque mon tour arriva enfin de recevoir la caresse du soleil, la France depuis longtemps présidait à nos destinées. Et moi, Blaise Massamba Diouf, fils et petit-fils de griot, je m'en fus à l'école des Blancs, je reçus leur enseignement. J'étais un « habitué », j'étais un colonisé.

Je me souviens de mon très jeune âge, quand j'apprenais à écrire le français avec les missionnaires et, plus tard, au collège Saint-Jean de Nianing. La langue des *toubabs* m'était une sorcellerie, et doucement, doucement, je me laissais ensorceler. Peu à peu, alors même que je devenais savant dans l'autre langage, que je recevais l'agrément de mes maîtres et que je me rengorgeais sous leurs éloges, j'enfouissais en moi le noble savoir de mes pères. Mais, attention, je ne le perdais pas : sac à paroles je suis né, et sac à paroles je suis resté.

Bien des lunes ont passé depuis ce lointain temps et je me souviens.

Sans les chercher, j'ai obtenu les réponses aux questions que se posaient nos anciens. Car le sort m'a poussé là-bas, de l'autre côté du monde, en terre franque. Moi, Blaise Massamba Diouf, de la caste des griots et Sérère de naissance, j'ai connu que la nuit existait bel et bien dans les régions septentrionales, une nuit glacée, interminable, une ténèbre humide et profonde, traversée d'éclairs de feu et résonnant des canonnades. J'ai appris que les Français habitaient des maisons bien carrées sur leurs fondations, qu'ils s'abritaient derrière des murs de pierre grise et dormaient dans des lits

douillets. J'ai caressé leurs animaux qui étaient chats et chiens dociles. J'ai vu leurs arbres veufs de frondaisons qui tendaient vers le ciel leurs branches orphelines, toutes crissantes de givre. J'ai contemplé leurs palais, leurs monuments et leurs cathédrales, j'ai pris leurs bateaux, leurs routes, leurs chemins de fer. J'ai mangé leur nourriture fade où manquaient le piment et l'herbe qui réjouit les papilles. J'ai admiré leur culture, leur puissance, les beautés de leur civilisation. Oui, j'ai connu la France, je l'ai aimée – car comment ne pas l'aimer –, je me suis même tenu parmi ses enfants, avec eux j'ai fait rempart de mon corps quand l'ennemi la menaçait. Car je fus soldat au service de la patrie, je fus enrôlé dans les rangs des Tirailleurs sénégalais, et cela reste ma gloire et ma fierté, ami, tu dois me croire.

Quand bien même j'étais mal préparé à ce nouvel état, je revêtis l'uniforme militaire et, coiffé de la chéchia rouge, je m'embarquai un matin dans le port de Dakar pour aller défendre le drapeau français. Quoi de plus naturel, quoi de plus évident ? La France ne m'avait-elle pas déjà jeté nombre de ses sorts, ne m'avait-elle pas apprivoisé de longue date ? N'avais-je pas ânonné les fables de La Fontaine, les poèmes de Théophile Gautier ou de Victor Hugo avec mes camarades de l'école élémentaire ? Ainsi, pour avoir goûté le lait de sa science, pour m'être abreuvé à ses philtres dès la petite enfance, je la chérissais comme une seconde mère. Et je partis au combat sans une hésitation, sans un regret.

Si mon amour pour cette « mère » lointaine et omniprésente était avéré, quasi charnel, il reposait sur un

fatras de représentations abstraites. J'aimais une France fantasmée, une France de papier. Ma connaissance de la bien-aimée se nourrissait de lectures et de leçons, elle s'appuyait à la grande carte murale accrochée près du tableau noir de la classe. Très tôt, je sus dessiner ses contours à main levée, tracer le réseau des fleuves qui l'irriguaient, la Seine, la Loire, le Rhône, la Garonne..., signaler au crayon brun ses massifs montagneux et situer sans faillir Toulouse, Bordeaux, Marseille, Lille, Lyon, toutes ses grandes cités. J'étais un écolier scrupuleux et très amoureux de l'objet de son étude. Le nez au ras de ma table d'écolier, j'arpentais le panthéon français avec exaltation et les noms de ses hommes célèbres m'étaient aussi familiers que ceux de mes oncles. Quant à ses rois numérotés, jusqu'au malheureux Louis seizième, le « cou coupé », je les considérais comme des presque cousins.

J'étais bel et bien un « habitué », un colonisé.

Je me souviens.

Certains jours, je n'étais plus si sûr de mes fidélités, je doutais de mon appartenance, et je me disais :

Blaise Massamba Diouf, si l'on te décalottait le crâne pour en extraire ta cervelle de Blanc-Noir, qu'y trouverait-on sinon la géographie de la France, l'histoire de la France, une encyclopédie entière à la gloire de la France et peu, si peu de place réservée au Sénégal ? N'est-ce pas là une honte, n'est-ce pas un scandale ? N'est-ce pas la vérité avec laquelle tu cherches sans cesse à biaiser ? Tu n'es pas Français, Blaise Massamba Diouf, tu ne l'as jamais été, pourquoi t'entretenir

dans ce leurre, pourquoi te complaire dans cette ambiguïté ? Aurais-tu oublié le pouvoir et la charge que t'ont légués tes aïeux ? Pourquoi tant tarder à reprendre le flambeau de tes pères, pourquoi ? Ne possèdes-tu pas, enclos entre les os de ta pauvre tête francisée, un passé foisonnant de prodiges et de merveilles, un passé qui puisse régaler l'oreille de la jeune génération ? Wallaye ! protestais-je, des prodiges et des merveilles, j'en regorge, Dieu m'est témoin. Mais j'ai dû franchir les mers océanes, longtemps j'ai dû me taire, voilà ma seule excuse.

Je l'ai dit, tout enfant, j'ai appris le parler de France et peu à peu, j'ai oublié l'usage du tambour d'aisselle et le ton de l'épopée. Mais, attention, Blaise Massamba Diouf n'a jamais donné le dos aux traditions de ses pères. S'il ne jouait guère du *tama*, il savait former les mots de la langue étrangère, les organiser selon les règles. Et, en orfèvre, il se servait de ce nouvel instrument.

II

Femme nue, femme noire
Vêtue de ta couleur qui est vie,
de ta forme qui est beauté !

Léopold Sédar Senghor,
Chants d'ombre.

Je me souviens, je me disais :

Elle t'a conduit très loin, bien loin au-delà des mers, cette allégeance aux séductions de l'Étranger, malheureux Massamba. Et avant que de revenir en héros glorieux, tu as souffert dans ton corps, dans ta chair, dans ton âme, n'est-il pas vrai ?

Allons, dis-le, dis comment tu fus arraché à la concession-mère et à l'éden béni de tes enfances pour être mobilisé et incorporé dans l'armée coloniale, dis le vide que ton départ creusa derrière toi et la douleur de ceux qui t'aimaient quand ils te virent t'éloigner. Il y avait là cette Coumba Diallo dont la beauté déjà t'éblouissait, celle qui te tenait captif dans les rets de ses regards, celle qui t'était promise depuis l'aube des temps et qui cacha ses larmes afin de ne pas alourdir ta peine, souviens-toi. Dis encore comment il te fallut renoncer aux luttes gymniques, poèmes de ton peuple-athlète, pour aller te livrer au corps à corps sanglant avec l'Allemand, pour te faire le champion d'une étreinte mortelle dans les forêts

des Ardennes. Parle, dis comment tu fus engagé dans une guerre qui n'était pas la tienne, dis comment tu fus affublé des oripeaux de la soldatesque en marche vers les plus terribles combats. Avoue que, nonobstant le chagrin de la séparation, tu étais fier d'arborer le kaki et la chéchia rouge du Tirailleur sénégalais au service de la France. Avoue que tu as tremblé quand résonnait une autre parole, celle qui sortait-tonnait de la bouche du canon ou du mortier. Avoue encore que tu as aimé l'ardeur qui vous poussait sus aux lignes allemandes, toi et tes camarades. Avoue donc, ne sois pas si modeste, sergent Massamba Diouf, rappelle-nous ta bravoure et ton dévouement sans limite, dis-nous comment tu as enduré le froid de là-bas, l'horreur des champs de bataille, le spectacle de cette fleur plus rouge que *bissap* qui s'étoilait au front noir du camarade tombé à tes côtés. Allons, dis-le, n'omets aucun détail puisque, au soir de ta vie, tu as voulu te souvenir, n'est-ce pas toi qui l'as voulu ?

C'est vrai, l'heure est courte et le temps me presse. C'est vrai, j'ai vu les fleurs de sang et le rictus des morts couchés dans la glace et la boue. C'est vrai, j'ai combattu pour défendre cette France qui m'avait donné les mots qui subjuguent et portent trace. C'est vrai, pour cette France, je dévoyais en moi la parole de mes pères, je négligeais ma fonction de griot car il me fallait faire office de répond-bouche entre mes frères illettrés et les officiers *toubabs*. C'est vrai, à chaque instant, j'étais mandé pour traduire les demandes des uns, les ordres des autres, et ma bouche s'activait à la satisfaction de tous.

C'est vrai, plus vrai que vrai, le sergent-chef Blaise Massamba Diouf, classe 1938, matricule 41515, a été fauché par un éclat d'obus un matin de mai 1940, là-bas, dans les Ardennes. C'est vrai, j'ai laissé ma jambe droite en terre française. À vingt-deux ans, j'avais reçu la médaille militaire, la croix de guerre et tous les insignes de la patrie reconnaissante, mais on m'avait amputé. À vingt-deux ans, j'étais un invalide et je clopinais sur mon moignon, je sautillais comme l'oiseau garde-bœuf aux abords des *tanns* de Djyilôr, c'est vrai.

La guerre est l'associée de la mort, sa complice très empressée, sa grande pourvoyeuse. La guerre est une ogresse, une gloutonne qui aime à s'empiffrer de chair vive. Celle-là, nul ne l'ignore, mange en aveugle et toujours salement. Elle ne montre pas de goût particulier, ne marque aucune préférence car tout lui est bon. De ses gros doigts, elle se saisit sans distinction des corps blancs ou noirs qui passent à proximité, elle les porte à sa bouche monstrueuse et les avale goulûment. Elle peut se goinfrer ainsi pendant des semaines, des mois, des années, en toute impunité. Car la panse de cette géante ne connaît pas la satiété ni ne souffre d'embarras gastrique. Parfois, elle rote, ou elle régurgite, et l'un des malheureux qu'elle vient d'engloutir est expulsé dans un spasme, il dégringole de ses lèvres sanglantes et retombe, pantelant, sur le sol. Il est en piteux état

ce soldat que les mâchoires de la grande carnassière n'ont pas réussi à broyer, mais il est encore vivant. S'il est capable de conscience, il peut se réjouir d'être toujours vivant. La guerre, elle, n'a que faire de cette miette de vie qui vient de lui échapper, elle la dédaigne et s'en va plus loin poursuivre son horrible festin.

J'étais l'un de ces régurgités, l'une de ces proies lamentables dont la guerre bien nourrie, trop nourrie, se détourne avec mépris et qu'elle abandonne à son sort. J'étais mal en point mais je vivais. Je bénissais ce rot providentiel de l'ogresse, je bénissais ma chance.

Je me souviens.

À demi inconscient, je gisais dans la boue, les bras en croix, la face contre le ciel où roulaient de sombres hordes de nuages.

Je me souviens : un visage vint alors se pencher sur moi, qui occulta le ciel menaçant. C'était le visage de ma deuxième chance, celui de mon sauveur, le visage d'un archange blanc. Je reconnus les traits de Simon Tavernier, mon compagnon d'armes. Agenouillé près de moi, il murmurait des paroles apaisantes, il chantonnait la douce complainte du réconfort et de l'amitié. Puis, avec des gestes précautionneux de nourrice, il m'arracha au charnier, il me chargea sur son dos, il m'emporta vers la vie.

À chacun son soleil sur la terre! Le mien, en dépit des meurtrissures du corps et de l'âme, resplendissait toujours. La mort ne m'avait pas pris comme tant d'autres de mes camarades, elle m'accordait loisir de rentrer au royaume de mes pères.

Je suis revenu au pays noir avec l'auréole de gloire mais la rétine gravée de scènes atroces que sans cesse je devais refouler. Il n'existait pas de gomme magique capable de les effacer, et non plus de balayette pour chasser les noirs résidus de la mémoire. Néanmoins, je m'employais jour après jour au travail d'oubli, je m'efforçais de rendre à mes yeux leur innocence première. Il me fallait les pacifier, les réaccoutumer aux flamboyances, aux paysages, au doux train-train d'ici. Alors je posais mes regards sur le baobab, sur la borne-fontaine au milieu du village, sur le pilon que maniaient les femmes au-dessus du mortier, et ces visions paisibles reposaient mes yeux, *ndank-ndank* elles les consolaient.

Comme tout soldat qui revient du feu, j'étais un homme fragile, j'étais un homme brûlé qui avait à réapprendre à vivre.

Car la vie m'attendait, dans ses manifestations les plus humbles ou les plus exaltantes, elle m'attendait.

Je suis revenu. J'ai retrouvé le paradis de mes enfances, j'ai retrouvé la Coumba Diallo de mes amours têtues, une Coumba faite femme et encore embellie.

Je me souviens.

Sous les tamariniers et les filaos, tout le clan m'accueillait, m'entourait, on me pressait de tous côtés, mes

oncles se congratulaient, les camarades me tendaient leurs paumes ouvertes et c'étaient claquements de mains amies, longues étreintes fraternelles. C'était fête et joie dans tous les cœurs, dans tous les yeux. Ah ! bienheureux jour que celui du retour et des retrouvailles !

Pourtant, je ne pouvais approcher ma Coumba Diallo. Je la voyais qui se tenait en retrait avec les femmes, et je brûlais d'impatience, et l'inquiétude me consumait. La belle qui était là, si droite, si haute et dans tout son éclat, voudrait-elle encore mettre sa main dans la mienne ? Était-elle toujours prête à partager mon vivre-destin, à compter avec moi les soleils et les lunes ? Allait-elle renier ses serments ou consentir à m'accompagner jusqu'au bout de la route ?

C'étaient questions qui devenaient socs pour labourer continûment le champ de ma conscience, c'étaient questions qui se faisaient termites et me taraudaient la pensée.

Et tout ce temps, je la contemplais de loin, elle, ma noire chérie, que je ne pouvais encore approcher.

Enfin, la foule des parents et alliés a consenti à refluer, elle s'est écartée et la voie s'est ouverte entre la promise timide et le soldat mutilé qui revenait de guerre, seuls quelques mètres de latérite poudreuse nous séparaient encore, ma Coumba Diallo et moi. Il me restait à les franchir avec ma jambe absente, avec mon amour intact.

Je me souviens, je les ai franchis, je me souviens, elle n'a pas bougé. Je me souviens, le chemin était rouge et l'angoisse pareille, qui me tordait le ventre.